

Se voir, déjà, en haut de l'affiche

par Agnès Desarthe

J'ignore si c'est par fatalisme ou par un jeu subtil de défenses psychologiques, mais je n'ai jamais attaché beaucoup d'importance aux premières fois. Premier baiser, premier amant, première cuite, premier mort, première grossesse, premier roman... Ce que je trouve poignant, moi, ce ne sont pas les commencements, ce sont les fins: ce que seront mon dernier baiser, mon dernier amant, ma dernière cuite, mon dernier mort, ma dernière grossesse, mon dernier roman. Si je sens que c'est l'ultime occasion, alors je suis émue, parce que j'entre dans l'univers ouaté et glacial de la nostalgie, du plus jamais, de l'irréversible, déjà un orteil dans le tombeau.

Mais nous n'en sommes pas là, réjouissons-nous. Nous sommes à seize ans de la parution de *Quelques minutes de bonheur absolu* et j'ai accepté de me souvenir aujourd'hui de l'effet que produisit sur moi cet événement.

Je m'étais toujours rêvée écrivain. Enfant et adolescente je ne lisais presque aucun livre, mais j'écoutais le générique de l'émission littéraire de l'époque, *Apostrophe*, allongée dans mon lit, en rêvant à la gloire que j'y connaîtrais un jour. Comme chez beaucoup de jeunes, la célébrité occupait une grande place dans mon imaginaire. Je parle des jeunes, mais la reconnaissance est une récompense à laquelle on aspire à tout âge, la différence, c'est que, dans les premières années, on le fait avec moins de honte, aucune pudeur, et sans l'amère possibilité de compter les ratés, les années perdues, les camouflets essuyés et les injustices subies.

Je me disais que ce qui serait vraiment classe, ce serait d'écrire un roman avant mes quinze ans (j'ignorais que cela avait déjà été fait – je ne lisais pas de livres, mais je ne lisais pas non plus les journaux). Cependant, tel le pauvre bougre qui se plaint de ne jamais gagner au loto et à qui on rappelle qu'il faudrait qu'il commence par y jouer, je n'écrivais pas grand chose, des nouvelles, des débuts de pièces en alexandrins, des poèmes. À seize ans, je dus me rendre à l'évidence: c'était fichu pour le jeune prodige. Il me faudrait attendre le tour suivant.

Après quelques traductions et trois ou quatre livres pour enfants, mon premier roman fut publié par les Éditions de l'Olivier en 1993. J'avais vingt-sept ans et je trouvais inouï que mon travail se retrouvât sur les mêmes étagères que celui de Raymond Carver ou de Cynthia

Ozick. J'étais satisfaite, mais pas étonnée. J'avais une conscience assez claire de ma valeur (autrement dit, je me savais nettement inférieure aux écrivains tout juste cités). On me disait « Ça doit te faire quelque chose de voir ton livre en librairie! » et je mentais en répondant «Oui, oui, c'est très émouvant. » Mais en réalité, je m'en fichais complètement. Ce n'était pas vraiment mon premier roman. Mon premier roman s'intitulait *Je ne t'aime pas, Paulus* et il était paru deux ou trois ans plus tôt à L'école des loisirs. Et encore avant ça, j'en avais sorti un autre, sous un nom différent.

Ce qui fait qu'à présent, il est difficile pour moi d'évoquer la première fois. C'est un peu comme s'il n'y en avait pas eu. L'impression de déjà-vu, le sentiment de réédition l'emportent.

Mais il faut parfois se forcer. Ne te grippe pas, mémoire. Livre-nous l'intact, l'inavoué.

Quand *Quelques minutes de bonheur absolu* s'est retrouvé en librairie, j'ai compris que tout restait à faire. Je n'étais pas découragée, j'étais tranquille. Je me suis dit que, maintenant, j'avais toute la vie devant moi pour devenir un écrivain.